

Julien Dupoux

Vous en aurez besoin

Poésies

2019

Chloroforme

Tombez sur elle
Tombez sur lui
Tu sais ce que tu veux entre ses hanches
Tu sais très bien ce qu'il va sortir de ses manches
Tombez
Vous êtes comme grippés aujourd'hui
On voit vos muscles qui manquent d'énergie
Un tour, la fougue d'une nuit
Tu sais très bien qu'elle est conciliante
Comme tous les hommes, il ne sera pas embarrassant
Tu as été trop pure ; tu as été trop sain
On m'a téléphoné un matin, tu gisais dans la boue
J'ai un remède anesthésiant qui marche à tous les coups
Et vous en aurez besoin

Tombe pas comme ça, j'ai d'autres moyens
Je connais une fille qui demande
Je connais un homme qui te veut
J'ai pas promis que ce serait sérieux
Ce que je crois à mon niveau
Et comme j'ai peur que se rident vos mains
Sortez ensemble, embrassez-vous
Continuez
Vous en aurez besoin

T'es toujours planqué dans tes cauchemars d'apocalypse
Demain bu comme survie
Et elle n'a pas d'envie bien franche, pas d'ennui assez grand
Pour avoir peur du vide
Ça va passer, ça va finir
Y'a rien à faire, tout nous dissout
Si je continue de vous écouter, je vais devenir fou
Je ne dis pas ça dans toutes les circonstances

Mais prenez votre part du butin
N'hésitez pas ; personne n'y pense
Mais vous en aurez besoin

Sa peau comme un formol
Son torse comme un sommier
Sou cou, ses seins à prendre haleine
Ses doigts qui tiennent la houle soudaine
Après l'envoûtement, la découverte
Que ces pieds-là se rattachent à ton corps
Qu'ils fourmillent de fournir un effort
Si c'est ta catin, si c'est ton salaud
Si le soleil se couche et se lève plus beau
Fonce dessus, retrouve la faim
Un jour, vous en aurez besoin

Après tu seras plus beau, tu seras plus belle
C'est comme ça, la force cruelle
Je devrais carrément ranger mes conseils
Mais je ne vois pas meilleure cure
La violence d'une imposture
Du résultat, je ne sais rien
Ce que je sais
C'est que vous en aurez besoin.

Ton silence

J'ai écumé la ville fenêtre par fenêtre
Chaque jour sa rue, son espérance
Je connais ta silhouette par cœur
Je trouverais le carreau derrière lequel elle se dessine

J'amène ma fleur et mon cri de loup
Pour le jour certain où je sonnerai
Au bon numéro où la lumière allumée
Te dévoilera
Servant un sourire qui ne sera pas pour moi
Et je crierai
Je déshabillerai les étages
Pour atteindre tes sens
Pour qu'une vitre s'ouvre sur la rue
Pour le jour où je n'en pourrai plus
D'avoir écumé la ville
Fenêtre par fenêtre
Où ton blessé de guerre lancera ses dernières forces
Pour que tu t'écrases sur lui

Chaque jour, depuis ton silence
Je sais qu'il y a cette ville aux trois cents rues
Où tu as établi ta résidence
De mes campagnes, tu ne pouvais plus

Et je lance ma dernière à ta recherche.

Quand tu voudras

Quand tu es à bout de forces
Quand tu es à bout d'espoir
Quand sur tous les chemins, c'est la nuit noire
Qu'on a trop taillé dans ton écorce
Quand l'avenir est lourd
Quand l'aube n'annonce plus le jour
Que même la mort est sans secours
Je te fais pas un dessin, je te transporterai
Contre ton gré
À poil sous la plus grande marée
Le goût du sel, le sang du soleil
Je te gaverai de coques, de poulpes, d'ail et d'oseille
Je t'emmènerai dans les quartiers sales
De la banlieue où j'ai trainé
Et je retournerai te plonger dans la montagne
Un coup au chaud, un coup au froid
Jusqu'à ce que ça te secoue le bout des doigts
Je réserverai plusieurs nuits au feu de camp
J'appellerai les hiboux, les renards, les chevreuils
Tous les cris qui font peur
On fera les cafés de sept heures
On fera les touristes, on trouvera les sommets
La bête rare et les fêtes patronales
Je mettrai le feu à ton brancard
Je t'attacherai à mon regard
Pour que tu cours sur la plage
Que tu traverses le fleuve à la nage
Que ça parle dans tes cuisses
Dans ton estomac, dans tes vaisseaux
Que ça défile dans ton cerveau
Qu'il n'y ait plus de place pour la planète qui va crever
Que le carbone dans ton cœur soit épuisé
Que tu consommes tout l'oxygène à ta portée

Bonjour aux vampires, bonjour aux fantômes
On traversera les maisons abandonnées
Bonjour aux toits des villes
Sur lesquels je menotterai ton poignet
Je te fais pas un dessin, je te transporterai
Partout où je peux et par tous les moyens
Et le jour où tu remueras
Où tu ouvriras les yeux
Où tu voudras peut-être un autre homme que moi
T'inquiète pas je dirai rien
Tu seras splendide, tu seras radieuse
Je dirai juste que t'en avais besoin.

Sans preuve

Comme ça, toute la journée
Tu transites avec tes feuilles de papier
Dématérialisée tu vis
Sans preuve
Comme ça ne peut pas continuer
Je te cherche un asile
Un port, un parachute
Tu peux pas obéir comme ça
Être cadencée, avoir pour foi
Le salaire de ton patron
Tu rêves d'un jour de repos tous les soirs
T'as le devoir de rien faire demain
Pour ton âme, et pour toutes celles qui te suivront
Pour tes enfants
Que tu vas trouver bientôt
Oubli du temps ; repos
Je donnerai un tour de clé dans ta boîte
Je dirai : c'est ouvert
Ils suivront tous ta décision, tu verras
Regarde ma fille, on colle le timbre
Partie la lettre, tous les lendemains
Tu vas choisir la direction
De ton premier pas.

Ton regard est fou

Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi cette mine ?
T'es jeune comme un mois de mai
Même pas tanné par les températures
Tu te fais désirer, tu fais la moue, t'y croies pas ?
Tu veux que je te la raconte encore l'histoire

C'était un croisement de rue sans magasin
Elle est passée plein ouest comme une rafale
Elle sentait l'odeur des nuages
Tu les regardais, tu te demandais
Si la journée se prolongerait pas au bar d'en face
Sur la terrasse
Là, même pas vingt mètres
Tu l'as retenue, ta peau est devenue
Plus qu'éternelle
Ses hanches, sa jupe, sa folle vocation à la beauté
Tout était pour toi
Elle s'est retournée
Je te jure, je t'ai jamais vu aussi grand
Il y avait une dimension pour elle et toi
C'était ton regard dix secondes plus tôt
Ta timidité, ton désir
Un jet de grappin, de tentacule
L'asphalte du trottoir a bu toute sa transpiration
Tu voyais rien, t'as traversé une route et m'a hélé : « tu viens »
Elle a voulu courir, un pas, de toi, deux pas
Elle s'est senti le vœu, la voix
Se dispersait comme dans une rue
Elle aurait dû courir
Plutôt que te garder pour la vie en mémoire
Toi, tu es un prunier en éclosion
On te voit de loin, on te voit partout
Ton regard est fou.

Elle l'a crié à la rue toute entière
Pour que tu écoutes
La rue muette et égoïste qui se croque une jeune fille pour elle
T'es beau, je te dis, on t'aime

Voilà, c'est ce visage
Qui va vaincre les jours prochains de l'existence
Sans compter, sans crainte
Et rendez-vous pour le printemps

La belle

Qui s'étire et qui rase l'aube
Ma belle, tous ses défauts plantés dans la nuit
Qu'on supporte comme un nectar
Tes jambes longues, tes épaules fines
Quand tu dis « voilà le soleil »
Sans savoir qu'il t'attend pour se lever
Ta bouche qui ne prendra jamais un faux pli
Ton soulèvement de danseuse
Ton odeur fraîche qui sauve le jour
Ma belle, laisse-moi te caresser sur chaque atome de ta membrane
Tu n'as rien de banal
Tu vas bousculer le paysage
Par ta simplicité
Tu t'adresses à tous sans mimer aucun rôle

Tu attends, tu demandes, comme une actrice
Un mot long sur ta beauté
Une touche d'ode à ton sein, une louange à tes yeux
Une confiance

Je peux empiler les couleurs, les parfums
Il n'y a rien dans tes courbes de plus parfait qu'une autre
Je craque pour tes fossettes, ta torsion de coude
Je ne peux rien prouver
Je veux juste te coudre à mon avenir
Je veux être aimé à chaque seconde par ta présence
Je n'ai aucun doute sur ta beauté
Je peux empiler tes traits, tes mouvements de bassin
Ça ne dira presque rien de ton charme
Ça ne dira pas pourquoi je t'aime
Ni pourquoi je rends les armes
Juste avant que tu ne te réveilles
Pour ne pas que tu ne me trouves tous les matins vaincu
Agonisant de ta beauté
Qui d'autre contempler
Ma belle qui s'ouvre
Et qui m'attrape par les joues.

Le défilé

Un long détour étroit, peuplé de mélasse
Soudain tout file, tout coule
Dans le méandre le monde s'écroule
La chance ne refera jamais surface

Voilà, enfin, tu as atteint le grand cimetière
De la planète, où tout est vain
Tout effort consommé se perd
Lieu terrible que tu croyais lieu saint

La pluie te rince, tu abandonnes
La vie est trop dure avec les pauvres
Elle s'acharne sur eux ; dans la gorge résonnent
Leurs plaintes, leurs plaintes, leurs plaintes

Mais faibles, d'autres faibles se lèvent avec toi
Remontent le défilé, connaissent la sortie
Une seconde d'amour il y aura
Éradiquant les infortunes ; ils n'ont cure de souffrir
Tu les suis
Et d'autres te suivent
Cordée superbe que tu ne veux plus quitter
Même le désespoir donne des leçons.

Ouvert le rideau

Pétillante et sourire d'huile
Je te croque comme ma première rondelle de citron
Tu paralyse les horloges de la ville
Tu bloques les constellations
Tout est au choix, tu me présentes
Les paysages, les constructions des hommes

« Compare tout, teste, et sens
Dis bien fort ce qui te plaît, nomme
L'injustice et la beauté
Ce qu'on accepte, ce qu'on voudrait »
M'as-tu ouvert le rideau
En dégarnissant ta hanche

À ma portée soudain, trop
De clarté et ta peau quand tu te penches
Fournie, présent, avec le monde
« Montre-moi du doigt, choisis
L'aventure où l'on se glisse
Tout de suite car rien
Ne nous attend »

Tu guides mes désirs
Colores le ciel de tons inconnus
Tu sais exactement élire
Ce dont j'aurai besoin
Quel choc que ta présence
En face de moi.

Ce héros

Nom : Héros
Prénom : Grand
Jamais je n'avais rêvé autre chose
Que de mourir pour toi

Le prix de l'amour, sa preuve
Ce monde traversé, cet océan
Et ta retraite couverte
Pour que tu mettes mille lieues entre toi et la prison
Mon corps comme dessert
De leurs griffes, leur mafia, leur loi
Qui n'aura plus cours où tu iras
Mille moyens pour te suivre, je cherche
À l'agonie, pour te laisser une dernière rose
Le risque je l'ai osé
Pour connaître la force de ma passion
La mort, je l'ai pesée d'emblée
Je la savais une condition
Le goût de ton baiser et de la nuit passée
Et des nuits promises qui resteront
Fleurir mon corps
Quand on rapatriera ton grand héros
Sur ta terre d'élection
Chaque blessure, une douleur douce
Qui préservait ton envol
Chaque filet de sang un don, à tes soleils
À la promesse que tu m'as faite
De confondre les merveilles
Quelle belle histoire et comme je la retiendrai
Pour ton enfant, toi seule héroïne
Cruelle, réelle, capable de tout
De me laisser
Avec tes vœux, cette force des yeux
Quand tu t'envoles entre tes couches
Me fait jurer de rester debout
Et de lui raconter.

Hommage à l'échappée

Depuis combien de temps
Ton cœur fuit-il sur le trottoir
J'ai l'impression de sentir ton pouls
Battre dans le sang qui se répand
Et dans lequel baignent mes genoux
J'appose l'index et le ventouse
Sur le seul jour que j'aperçois
C'est en vain, c'est évident, que je l'épouse
Ce ballon chaud qui ne m'attend pas
Je balance des grands gestes de voix
Pour briser la circulation
Si on se presse autour de moi
On tire sa larme d'abandon
Une rustine bon sang, messieurs
Mesdames, quelqu'un aura bien ça sur soi
On en a toujours besoin
Tant d'épines bordent nos chemins
Une rustine, mon Dieu on veut bien
Simple passant, j'arrive trop tard
Il va se taire le musicien
De cette beauté sur le trottoir
Des pompiers de service
Se jettent avec leurs grands mouchoirs
Si ça te fait du bien de cracher tout
Jusqu'à devenir complètement sèche
J'ai beau la boucher, cette petite brèche
A tant fait de mal
Que t'es toute pâle
Le destin l'a fait exprès je parie
De choisir les quelques minutes
Où personne ne passait par ici
Ou je sortais du coiffeur tout juste
L'un perd les poils, l'autre l'essence

T'es pas née pour tomber, je voudrais te dire
Et je le dis à toute cette foule
Impuissante qui te regarde
Et qui n'oubliera plus ton nom
Et tes beaux cils ta main tachée
Fermée sur un objet en bois
Sûrement tout ce que tu as trouvé
Quand tu as percée dans cette ruelle
Tu as vu que ça ne soignait pas
Le sang est un bel infidèle
Que rien ne retient lorsqu'il s'en va
J'ai pu juste approcher le soleil
Il s'est éteint, doux, sous ma paume
Je serrerai toujours le poing
Pour garder ce petit atome
Et te le rendre avec soin.

Avec mon huile

Une espèce de cirage
Flou, indescriptible, magique
À étaler sur les présages
Pendant la musique
Un onguent qui n'admet
Pas de délai d'usage
Qui donne ce qu'on promet
En échange du courage
Il faut chercher cet edelweiss
Sur les sentiers les plus ardu
Livrer sans honte ses prouesses
Jusqu'alors défendues

C'est ce que disent les cartes
Que craignent nos amis
Le parfum pour qu'on parte
Sur les routes sans permis
Donner tous nos talents
Sur les chemins ardu
Nu, revenir haletants
Le regard à jamais perdu
Une étrange potion
Pour vaincre les obstacles
Un vin donnant l'onction
Et la clé du spectacle

Voilà, ouverte votre âme
Je vous ai expliqué
Le chemin qu'elle réclame
Et qu'on suit sans ticket
Vous contemplez une lune
Que vous pouvez atteindre
Et dont vous pourrez peindre
La face restant cachée
À condition, à condition...
D'ouvrir la fiole.

La justice vient

Je vais te frapper avec mon aveuglette
Cimenterre des quatre vérités
Lame à la volonté fluette
Qu'elle n'emprunte à personne
Alors, comment tu te sens, le maître
Toi qui crois en la force
Comment tu te sens quand tu la perds ?
Tu couines, c'est tout
Qu'il faut une police pour ta chemise griffée
Que tu ne t'es plus fais tout seul
Et que ton crime peut être puni
Ils le veulent, tes offensés
Ils se rappellent le jour
Où tu as étouffé la morale
Avec un sac en plastique
Dans le garage d'un pavillon
En moellons apparents
Elle est belle, celle à qui je tiens
La main, et qui bande ses yeux
Une chance sur deux !
Comme tu aimais ça, autrefois, le hasard
Quand tu nous l'offrais pour salaire
La justice vient
Tel un besoin
Jouer ton nom à pile ou face
À ton tour
Tu as le choix
Subir avec ou sans dignité
Gibier facile
Les armes se retournent contre toi
C'est l'esprit du jeu
L'esprit des lois
Dont tu as cru devenir le possesseur
Par ton crime
Mais vient le jour
Mécaniquement
De rendre la loi
À qui elle appartient
Adjugé !

Une légende inoxydable

Nous conduisons dans les méandres d'un monde imaginaire
Une passagère à son amant secret
Elle ne sait, derrière quel rocher moussu
Décrocher de la ligne droite
Et nous avons vu un jeune homme, pas plus tard qu'hier
Qui correspond à la description
Beau, certainement, le regard soupirant
Il ne peut attendre qu'elle

Elle voudrait tellement, avant que la nuit ne tombe
Passer dans la salle des miroirs
Pour affiner ses courbes, jeune naïade
Sortir neuve de la fontaine, fraîche, éveillée
Mais le temps presse tellement que tout détour
Risque de faire douter ce prince impatient
Qui profitera des dernières lueurs du jour
Pour changer de contrée
Et nous ne retrouverons plus sa trace
Sauf si l'on commande de la neige pour demain
Mais c'est un phénomène qui atténue les sens

Elle aime tant courir, notre passagère
Que nous promettons, solennellement
De ne point faire de halte
Jamais, jamais.

Éperdument

Tel que je vous vois
Elle a plongé entière dans l'eau du bain
Pas de retenue
Comme sur un quai de train
Qui démarre, elle a lancé ses bras
Perforé la foule, accroché son baiser
À celui qui foulait le marchepied
D'un wagon de deuxième classe
Et qui portait une vieille chemise
A carreaux, remontée jusqu'aux coudes

Je n'ai pas le temps
M'a-t-elle lancé
De me marier par petits morceaux
Je l'aime
Éperdument
Je n'ai plus de ceinture à mes vêtements
Tel que je vous vois
Elle a tout mis dans son bagage
Qu'elle a lancé
Dans le couloir du wagon
Pour mieux embrasser l'écu
Et nous avons aperçu
Au travers du peuple des quais
Le train se mettre en mouvement
Vers Nantes, je crois
Avec deux amoureux
Ne formant qu'un corps
Sur un marchepied

À quelle adresse ou à quelle gare
Dans quel fossé vous écrire
Je n'ai eu le temps de demander
Elle a foncé
Et ça m'étonnerait
Qu'elle songe à jeter un mouchoir
Pour qu'on retrouve sa trace
Et ses tâches de rousseur
Lui éclairant les joues.

Super Stella

T'es une déesse ; t'as un corps
Tous les regards braqués sur toi
La robe qui te sied à merveille
T'as tout, t'as nulle pareille
Ce que tu dis, je suis vraiment d'accord
J'ai l'impression de creuser ta foi
Peut-être qu'on t'avait jamais vue
Vraiment, la lumière te va bien
C'est comme l'amour qui sort de ta gorge
Ce n'est pas la vie qui nous forge
C'est toi, ta volonté, on ne sait plus
Entre nous qui de l'autre a besoin
T'es tellement belle quand tu t'exprimes
Je ne vivrais pas si tu remarches
À l'ombre, si tu te caches
T'es super, je te l'affirme, t'es sublime
Je le dis pour ton plaisir et pour que tu saches
Que j'ai jamais douté de toi
Comme d'autres, j'ai pas osé je suis sûr
Ce soir, tout le monde veut te toucher
Comme on toucherait à la lune, à un rêve
À la plus belle femme de la planète
Tu fais un effet bœuf, tu fais monter la sève
Tu fais franchir les murs
Pour te voir danser, bouger un bras, sourire
On sent que cette fois c'est ta fête
Devant la petite bande magnétique
D'un garage sombre
Dont tu espères
Un franc succès
Auprès du public
Tu mériterais mieux, toujours mieux
Tu brilles tellement.

Conquis de haute lutte

Pour les fleurs qui repoussent au-delà des machines
Celles que tu sauvas du roulis des camions
Parce que tu n'as pas voulu courber l'échine
Quand l'argent est venu faire ta promotion

Ceux qui lèvent le pouce à la voix de leur maître
« La voie est libre, feu », du félon la fonction
Habitèrent à merveille et tu n'as voulu être
De cette veine servile et passa à l'action

Oui, tu n'étais pas seul
À repousser l'assaut
Toujours des hommes veulent
Se changer en héros

Pour presque rien
Car c'est une fleur
Une couleur
Qui les retient

Sous les cieux
Sur les eaux
Si tu veux
Mon baiser.

Ne pas se retourner

Pour que l'adieu reste parfait
Semée de roses ta retraite
Ta silhouette qui diminue
Et mes chevilles qui se retiennent
La buée dans mes yeux m'empêche
De voir ta trace et le chemin
Si des ronces un peu revêches
S'enlacent de mes pieds à mes reins
J'ai voulu crier
« Reviens »
Mais pour que l'heure reste romantique
Je le savais, il ne fallait
Pas que tu rattrapes tes pas
Pas que tu retombes dans mes bras
Pour que l'adieu reste parfait
La consigne est de ne pas se retourner

Il y en a, qui à ce jeu, ont payé cher
Tu te rappelles ce musicien
Quand il s'échappait de l'Enfer
Sa bien aimée sur les talons
L'orgueil de revenir en arrière
De la vie ôter le poison
Nous change tous un jour en pierre
Pars, pars vite mon garçon
J'ai la poitrine qui se noue
Et qui pourrait bien t'étouffer
Idiote, l'amour n'a de goût
Qu'après la mort, m'a-t-on promis
Mais c'est bien pendant que tu pars
Que je me jette bien en retard
Sur ton fantasme à l'horizon
Un petit point dans le brouillard

Que je rêve en train de m'attendre
Et d'épeler jusqu'au noyau mon nom

Rêver n'est pas interdit
Je ne me lèverais pas les matins
Ni ne m'essoufflerais les nuits
Si je pensais que ton adieu était une fin
Rêver n'est pas interdit
Je revois ton geste de main
Et ce sourire qui t'a trahi
Pour savoir si mon petit visage
Te regardait encore
Aujourd'hui me voilà punie
À penser qu'il existe, ton corps
À croire qu'il existe encore
Un homme qui m'ôtera la vie
Qui de mon sein boira le sang
Un homme-toi qui m'ôtera la mort
Dans mon vagin brûlant
Rêver à des mirages, à des lunes, à des planètes
Rêver
Pour me tenir bien éveillée
Toute prête pour le jour rembobiné
Où tu feras chemin vers moi
Chemin vers moi.

Un bout de ficelle

Pour les terres arides que tu vas
Traverser, pour le soleil
Qui te brûlera la peau, les joues
Rouges à la première femme croisée
Pour cette pluie qui te fouettera
Lorsque tu vas la regarder
Pour la beauté des canyons
Et des pics escarpés
Pour contempler le paysage
Les mains calées, la gorge sèche
Avoir les étoiles pour opium
Et le vertige pour folie
Parce que tu veux aller dans les jungles
Dont d'autres ne sont pas revenus
Redevenir le singe
Que personne n'a connu
Sentir l'odeur de ces plantes
Qui vous croquent des papillons
Traverser des rivières gluantes
Remplies d'étranges poissons
Pour affronter les déserts, les glaces
L'océan que tu envisages
De traverser sur un bateau
Pour ce monde que tu veux battre
Jusqu'à ce qu'il te tanne les os
Jusqu'à ce qu'il t'épuise le cerveau
De faim, de fatigue et de froid
De cette femme croisée plus tôt
Pour que tu ne te perdes pas dans le voyage
J'ai préparé ton sac à dos
Un rien, du pain, une bouteille d'eau
Un drap fin et un couteau
Et pour les moments impossibles
Pour que de moi tu te rappelles
Pour que tu ne perdes pas la cible
Un petit bout de ficelle.

Voir la mer

Que tu racontes
Les nuages moirés entres les lits d'écume
Les marées dansantes de sable à rochers
Un soleil si loin quand il part se coucher
Immense et rouge dans son costume
Qu'on le voudrait maître de la nuit
Puis toutes ces vagues sur lesquelles luit
Cette lune qui les fait mouvoir
Un cri de lumière : un phare
L'apaisant roulis de la plage
Avalée chaque minute
Cette eau salée qui t'emplit les narines
Ce bain géant, intrépide ce vent
Qui te dénude, espèce marine
Plongeant dans les profondeurs du monde
Chaloupe, démarche delphine
Ondulations et reflets qui fondent
Une nouvelle image qui vient d'accoster
Les bateaux qui jettent l'enclume
Et ceux qui lèvent l'ancre
Hésitants entre deux amours
Le port et le large
Avec le ciel, dans l'océan s'embrument
Leur chatoyant mirage traverse l'horizon
Une infinité de dunes
Sèchent tes cheveux
Et te laissent en souvenir
Quelques grains blonds de poussière
Va voir la mer
Et dis-nous
Emmène nos sens
Depuis le temps que tu y penses
Sans nous en parler
De ton azur sacré
Voici un billet qui ne s'arrêtera
Qu'une fois la côte atteinte
Regarde
Enivre-toi de tout. Pour.

Si une saison

Si une saison succède à l'autre
Si trop d'ardeur réclame calme
Un trop grand froid attend le chaud
Je comprends que ce soleil d'hiver
Te tape sur le système nerveux
Qu'épaïsse, cette brume printanière
Ne répond pas à ce que tu veux
Toi, c'est courir dans les fleurs mauves
Te gorger de leur parfum nouveau
T'étirer avec les jours plus longs
Te pendre au cou d'un beau garçon
Si le cycle est rompu
Toi qui a grandi avec, où tes désirs éclateront-ils ?
Tu prendras la route d'Auzances
Sonner la petite ville, savoir sur le marché
Comment les gens l'expliquent, s'ils pensent
Qu'un bureaucrate pourra nous rassurer
S'ils ont une solution de secours
Si une saison ne succède plus à l'autre
Si la terre ne fait plus le même tour
Sur elle-même et autour de l'astre
Je veux de l'air frais
Une veste en laine
Je pleure de mes caprices
Incompréhensibles
Encore de l'air, du vent
Et crouler sous l'été
Chasser les mouches
Croquer les fruits d'automne
Leur sucre doux
Je cherche la mémoire de mon corps
Et un endroit pour vivre
Une adresse
Une saison
Pour ma migration.

Simple questions

Vous ne regrettez pas de ne pas avoir eu d'enfant ?
Me demande-t-on
À l'heure où file ma vie vers la vieillesse
De ne rien avoir senti dans le ventre
Cette relation
Vous ne regrettez pas, me demande-t-on
Je regrette beaucoup plus
Je vous réponds
Je regrette de ne pas avoir eu l'amour
Les pays romantiques où je n'ai pas mis les pieds
La folie que je n'ai pas attrapée
Je regrette que mes rêves ne soient pas sortis des cartons
Que vous remarquiez là, bien rangés sur mes étagères
À l'heure où ma vieillesse pourra pleurer leur nom
Je regrette l'enfant oui, la grande vie
Et je plains celles et ceux
Qui n'ont rien à regretter
Qui se croient à la mort bien assis
Contents, complets
Je regrette qu'ils soient tombés sur leurs lits comme des choses
De ne pouvoir leur parler de rien
D'autre que de leurs souvenirs répétitifs
Je regrette, oui, la soif non épanchée
Je suis terrassée de regrets
Comme d'autres ont fait bitumer leur cour
Pour que les enfants mangent au soleil
Je regrette, j'en souffre, j'en suis fière
Je préfère mon poison à votre moue heureuse
Si je pouvais revenir en arrière
Oui, je changerais, j'essaierais
D'attraper un diable par la queue
Que ce cœur sorte de son écrin
D'oindre mes lèvres de vin
Que ce mot sorte, pour te prouver
Combien d'infini j'attends de toi.

Vilain

Tu sais, les visites de nos jours, ça devient rare
Les gens travaillent
Ils ne s'embêtent plus à voir une vieille connaissance
Nichée dans une maison de campagne
Punie par où elle a péché
Vive l'indépendance des enfants
Il faut qu'ils fassent leur beurre, leur boulot, leur vie
Qu'ils me foutent la paix
Une vieille connaissance désormais seule
En passe de devenir acariâtre
Qui aimerait commander depuis ses béquilles
Qu'on lui livre tout sur place, la bouffe, le beurre, la crème
Qui paye l'impôt
Et qui croit que l'importance du monde se résume à son jardin
Parce que c'est là que se déroule sa vie
Autrefois ce monde vivait, se rappelle-t-il
Heureusement, il y a d'autres vieux, d'autres vieilles
Comme lui qui téléphonent et qui, entre midi et deux
Montent dans leur bagnole pour le venir voir
Tout va bien
Nous levons encore les bras
Encore parias dans nos chaumières, dans nos villages
D'être trop bon, autrefois, c'était une tare
Ça vous empêchait de réussir
C'est ce que tu leur as enseigné, à la marmaille
Tu ne les as pas ménagés
La douceur de vivre quand il faut manger chaque jour
C'était amoral
Agissant ainsi, sévère, tu devenais le valet
De ceux qui aiment qu'on trime pour eux
Tu pensais être juste
Car le monde ne fait pas de cadeau
Tu l'as plus qu'appris, tu l'as vécu

Maintenant, tu veux, plus que tout tu veux partager
Parce que c'est la règle des miséreux, tu t'en rends compte
Il n'est que de vieilles tronches qui n'ont plus besoin de rien
À qui tu peux donner ta réserve de biens
Ton sourire et ton pain tranché, avec difficulté mais plaisir
En posant doucement ta béquille contre le buffet
Aujourd'hui tu es sale
Et tu ne cherches plus à tout laver
Plus à faire illusion
Plus à venir en habits nobles aux repas du dimanche
Dans la salle des fêtes
Où d'autres vieux tiennent mieux l'alcool que toi
Et dire qu'en y allant
Tu as perdu ton âge.

Parle

Il faudrait l'occasion, le moment
De libération
Ça ne peut pas se perdre comme ça
Tes idées, tes questions, tes douleurs
Tu guettes l'heure ; elle passa
Recommencer
Comment lui en faire part
Casser ce cœur lourd
Comment lui dire et de quoi as-tu peur ?
De la déception
De la mauvaise réception
Tu cherches la manière
La douceur pour amener les mots
Qu'ils glissent, sans que tu les entraînes
Juste une poussette
Tu réfléchis aux conditions
Qui te permettront de tout sortir
Mais parle
Personne ne va deviner ce que tu as dans la tête
Parle, bon sang
Tu risques de finir rongé par ta tempête
La gorge gonflée
Souffle, parle, expire
Ne cherche plus comment, cherche à dire
Tu ne peux pas rentrer comme ça
À chaque fois
Avec tes idées, tes craintes, tes désirs
Avec la résignation qui te colle
À la chaise de ta cuisine
Une vie à surveiller la casserole
L'eau qui bout
Ce n'est pas, la conscience crie
Une bonne excuse

Parle, je t'en prie
Je me répète
Parle, pose, crache
Ça te noue de partout
Tu dors par à coups
Le jour, tu gardes les yeux pliés
De quoi tu as besoin ?
De parler
C'est tout
Lâcher les nerfs, c'est comme lâcher les chiens
Vas-y
Je suis avec toi.

La pluie qui approche

Enfin le souffle
La fraîcheur qui fouette le visage
Le chiendent sec qui ondule
Enfin cet air humide et les nuages
Cette vitesse qui désarticule
Mes nerfs et ploient les vieux bouleaux
Cet oxygène qui libère
Mes muscles et s'ouvrent les ruisseaux
Ce sel mêlé d'eau, cette force primaire
Enfin je respire et j'ai l'impression
De décoller, je veux sortir
Sentir les précipitations
Du ciel sur mon cuir
Tout redevient nouvel élan
Les plantes se tournent toutes
Vers le gros temps
Avec lequel je veux me brosser
L'échine, prendre mon pas de course
Mes idées vont éclater
Comme les bourgeons, comme les crocus
Je lance mes lianes
C'est le grand réveil, les cumulus
Emplissent le ciel, soulèvent l'humus
Tu es la belle que j'attendais
Pour me lever
Pour partir à l'abordage
C'est toi que j'ai dans les poumons
Toi que l'horizon propage
Par vaux et monts
J'ai dansé et je redanse
Pour toi, puisqu'enfin
Enfin tu m'enlèves
À cette terre massive
À ce monde-kilogramme
Si passé. Toi ma seule envie
Je me lance
À ton déluge.

Sombre le mal

Trifouillons le fantasma jusqu'à sa mémoire féroce
Pour qu'encore sous l'écorce jaillisse la jouissance
De se faire peur, le jeu de l'interdit, la force
De l'offense comme du crime, défonçons les défenses
Nous voulons voir toutes les horreurs
Par séries policières tous les soirs et par cœur
Sur la toile les nudités les plus retorses nous pourchassent
Tout détailler, notre torture bien en face
Pour que sombre l'efficacité du mal
À ce jeu l'accoutumance nous emballa
Sûrement pour repousser le pire s'il arrive
Le reconnaître, le traquer mais le marchand qui le vend
Ne transgresse rien de sa cupidité
Vous reprendrez bien quelques tortures masochistes ce soir
Il y a toujours une suite sous le coude à l'histoire
Plus sordide, plus extraordinaire, le diable pour le tuer
Il faut s'en rassasier, de ses plus basses tentatives se moquer
En les peignant nous-mêmes et ainsi reposés
Nous marchons les matins, presque moins agités
Nos terreurs épuisées, nos subversions endormies
L'argent tourne tranquille et puisqu'il ne se méfie
Plus de nous, n'est-ce pas l'heure de goûter à l'action
Quand tourneront prétentieuses nos sciences-fictions
D'allumer un bûcher sur la bourse
Que sombre l'efficacité du mal
Sûr que dans leurs programmes, c'est le summum de la frousse
Le cauchemar légal, le retour de flamme
Ne l'évoquons pas trop, l'un à l'autre se prient-ils
Imprévu le brasero n'en sera que plus beau
Leurs vulgaires suppliques ne l'éteindront point
Leurs voyeurs sadiques ne se cacheront plus frissonnants
De la nature humaine qui peuple leur époque
Ils lanceront leur alcool sur les billets en stock
Au bout des fils électriques alimentant leurs écrans
Une mèche, une étincelle
Et soudain place au rêve de repousser sur les cendres.

Ce sera ma vie

Lorsqu'il n'y a plus rien que la crainte
Que les sévices et les sanctions vous broient
Vous cherchez un rêve, une chanson
Pour dépasser la survie jusqu'au lendemain
Et vous jurez, à la première occasion
Vous aussi, vous le savez, vous promettez
À votre tour
La liberté ou la mort

Tous habillés du même sort
Pas de salut dans le monde extérieur
Seuls vos bourreaux seraient des saints
Vos petites mains leur rendent tant de services
Et que ferez-vous, si vous sortez : vous n'avez rien
Ils le savent le refrain : nous sommes le gîte et le couvert
S'enfuir déjà, après le reste
Les grilles franchies, l'esclavage aboli
J'irai goûter l'odeur du ciel
Des matins frais, de la sève qui pique
Finie votre emprise et la torture
Je ne serai plus votre jouet
Dehors, oui, et démunie
Et ce sera
La liberté ou la mort

Je ne connais peut-être personne
Orphelin de tout, même d'amis
Je me jetterai aux pieds d'une âme
Courageuse je l'espère
Je tomberai devant elle et lâcherai
Cette supplique : aidez-moi
Elle me cachera, si elle est brave
Quand je lui jurerais

C'est la liberté ou la mort
Faîtes-le savoir au monde entier
Si vous voulez et s'il vous plait
Aidez-moi, je n'ai rien
Mais je ne retournerai pas à mon bain
Si un jour, vous aussi, vous vous sentez comme moi
Un jour la liberté ou la mort
Serrez-moi la main, tous la main
Tous nous serons plus forts
Nos geôliers ne pourront plus rien
Rien ne vaut la liberté

Merci d'avance
Merci à l'âme qui me trouvera
Demain après ma course folle
Merci pour mon envol
Et de me dire que j'ai bien fait
De l'écouter mon rêve, ma chanson
Que je suis mon propre libérateur
Et que je ne lui dois rien. Merci.
Ce sera ma vie
Demain encore, je vous dis tout.

Une glissade sur le zinc

Pardi, je manque de modestie
Crois-moi tu n'es pas la première à me le dire
Mais parfois, c'est agréable
Et parfois c'est utile
Pour que les autres vous découvrent
De votre épaisse carapace
Pour qu'ils s'intéressent à vous

Un que j'aime bien, tu dis, c'est Michel Onfray
En léchant le rebord de ton verre
Pour essuyer une langue de bière
Un que j'aime bien, je dis, c'est moi
Alors que tu glisses sur ton coude et sur le zinc
Et que j'entends un rire qui s'échappe
Toi, tu es du genre à aimer les cowboys
Pour le reste, tu as l'air
D'être de cet âge à t'accrocher à un homme
Une bonne trentaine, un mec qui au contraire
Est de l'âge à se détacher de toi
Le même que toi, à peu près

Tu n'essaies même pas de remettre
La conversation sur ton idole
Tu attends qu'entre nous ça dérape
T'as un peu abusé du maquillage
Tu es du genre à aimer les cowboys
Et ma réplique me fait entrer dans cette catégorie
Tu dis : toi ça va la modestie
Tu fais ta philosophie
Sur le comptoir d'un café
Avec des mots sur le besoin
C'est vrai que tu passerais aussi bien à la télé

Mais vraiment, tu préfères
Aujourd'hui m'accompagner à la bière
Savoir que tu peux me toucher
T'es pas du tout mon genre pour plus d'une nuit
Et toi tu cherches un homme à garder
Tu cherches un enfant à créer
Toi aussi c'est marqué sur ton front
Comme moi quand je cherchais ma première amoureuse
Tu glisses encore mais cette fois tu le fais exprès
Tu dis qu'on pourrait recommander
Après, je t'emmènerai peut-être jusqu'à ta porte
C'est ainsi que commencent les histoires
Moi je veux bien te laisser boire
Et finir un verre dont tu ne voudras plus
Trop grand pour ta gorge serrée
Je sais que demain j'aurai ton coup de fil
Et que je laisserai sonner
Je ne veux pas que tu te fasses des films
Et puis, entre nous, il faudrait chasser ton mec d'abord
Mais on se reverra, je sais
Dans un autre café
Tu n'es pas de celles qui oublient
J'aimerais juste, si ce n'était pas si cruel
Juste te dire bonne nuit
Juste te le dire.

Réplique simiesque

Sans aucun autre but que l'orgueil
Ou la faiblesse de la vengeance
Comme une pulsion, renverser ta frange
Rendre œil pour œil et dent pour dent
Si tu martèles-piques dans ceux que j'aime
Un revers de gifle sur ta face blême
Auquel tu ne t'attendais presque pas
Si tu siphonnes à l'intérieur de moi
Ton corps ne sortira pas épargné de dégâts

Probablement, certainement
Il y aurait plus de dignité dans l'ignorance
Réduire ta considération à néant
Mon châtiment, n'est-ce-pas, vaudra prévention
Sur tes futures attaques, planera toujours ma menace
Que je n'hésiterai jamais à mettre à exécution

Si tu ne crois qu'en la force
Crois-moi, j'ai tout un panel de stratégies
Pour te faire perdre pied
Les genoux dans la crasse, moi je sais viser
L'index sur l'amorce
D'un fusil silencieux
Invisible à l'œil nu
Comme la faille d'un séisme
Qui se prépare sous tes talons
Tu crois tout décider et soudain tout décède
Jusqu'à cette seule chose qui te restait
La brute
Pour te faire obéir
Bien plus vite que tu ne crois
Tu ne sauras plus tirer

Peut-être, comme on dit, peut-être que c'est de l'orgueil
De la hargne, de la haine
De l'amertume trop longtemps contenue
Ce n'est rien de sain peut-être
Cette défense
Mais je vois avec délice
Comme de ma vie tu disparais
Comme une justice
Une vérité.

En délicatesse

Je voyage le long de ton bras nu
En délicatesse, je caresse, ta peau blonde
J'ai souvenir que ça ne t'a pas toujours déplu
Je ne suis pas piqué quand le tonnerre gronde

Ça ne sert à rien, avec moi, d'être dure
De me bousculer pour que je refasse surface
Ça m'enfonce quand tu cherches la brûlure
Sans calcul, c'est de l'amour la place

Pourquoi si tu m'aimes me places-tu
En délicatesse, avec toi, avec notre avenir
Pourquoi es-tu partisante têtue
Du bâton qui doit me réveiller ou me punir

Laisse-moi tes jambes douces et tièdes
Laisse ma joue s'épancher et enserme-moi
Je te l'ai demandé si peu de fois
Les brutes ne sont pas mon modèle

La boîte aux lettres ou je poste ma prière
Doit être vide de courrier
Je parie que personne ne s'en sert
Je le devine depuis le banc où je l'ai guettée

Et je rentre doucement
Les semelles silencieuses
Le vent absorbant
Ma retraite joyeuse.

Sauf conduit

Je ne connais personne dans cette ville
Dans ce milieu, ni les codes, ni les signes
Avec votre carte, s'ouvrirait le chemin
Et le glaçon ne gèlerait plus l'espoir
Je n'ai sûrement pas les bons habits
Mon zèle, pour vous, sera une comédie
Je ne connais que le vide sur mes talons
Prêt à me happer de ses conventions
Je n'ai pas peur de dormir dehors
Je fais le pied de grue sur vos balcons
Si vous me prêtiez la clef, juste pour ouvrir la porte
Il doit y avoir quelqu'un de bon qui va passer
Je l'attends, je l'attends, comme une âme morte
Jouissant de la liqueur qui va la ressusciter
Si votre tampon me conduit
Dans un jardin de liberté
Je suis sûr que je ferai des éclats
Comme l'ondée sur vos fleurs
Délivre-moi
Ce preux papier
Délivrez mon cadavre
De l'obscurité

Je suis là
Couché
Je compte sur vous
Vous êtes tout.

Comme un tableau par la corde

Du dedans, du dehors
Dire n'importe quoi
Comme un tableau pendu par la corde
Tes lèvres qui se poseraient sur moi
Sans consistance
Comme les marées qui se moquent du monde
Qui tournent sur leurs plages de roches broyées
Et qui s'en mettent plein les yeux
À s'aveugler
Comme l'image déteinte et temporelle
Qui se balance sur la toile
Et que tu contemples dans le reflet
D'une vitre d'immeuble
Parce que tu n'as pas le moyen-âge
Qui ouvre les portes du musée
En proposant du homard cuit
Sur table
Devant une petite nature morte
Présentant des pommes, des fleurs
Et son dernier rhume des foins
En tablier de voyage
Comme sortie d'un avion

C'est écrit à la craie
Le programme qu'on va manger
Avec quelques inexactitudes de mauvais élève
Quelques fantaisies de serveuse
Déblatérant comme moi
Sa vieille chambre à coucher
C'est ardoisé dans la rue, adossé à la vitre
De laquelle on ne peut voir
Le suicidaire tableau
Avec ses reflets moirés éblouissant le brouillard

Mais de laquelle on aperçoit
L'incendiaire
Qui boit sa bière, qui boit l'écume
Qui brûlera la ficelle
Selon les convenances
Devant un public qui cherchera une morale
Aux enchères
Sans acheteur heureusement

Quelle belle petite figurine
Posée sur le buffet de ton couloir
Qui rappelle ton regard
Mieux que je ne le ferais
Qui l'amène avec tes lèvres fines
Pour m'embrasser.

Deux heures

Il reste encore deux heures
Que je ne sais plus où vivre
Aux longs chemins des fleurs
Qui s'ouvrent en avril

Il reste encore deux heures
Pour croire que je vais vivre
Et que battra mon cœur
Plus fort que toute une ville

Il reste encore deux heures
Avec mes deux pieds froids
Pour voir une lueur
Chantant au fond des bois

Il ne me reste qu'une heure
Pour lui dire que j'arrive
Que j'ai perdu la peur
Et que je vais la suivre.

Une espèce de filou

S'il se montre en retard au point de rendez-vous
Tout un art j'ai prévu pour qu'il ploie les genoux
-Bonjour chérie, qu'est-ce que tu fabriques là ?
-Hein j'attends un mec, ou peut-être la pluie...
(Il en a du toupet, cela dit)
Il n'attendait, de ma part, pas tant de répartie
C'est que l'oiseau, je connais son galimatias
Il aime, mon paon, parader comme ça
-Vu le temps, il vaudrait mieux que le mec vienne avant la pluie
-Est-ce qu'il est bien là, je demande
Il se retourne et pointe un beau richard
(C'est une espèce de filou, je vous dis)
-Il ne lui manque plus que de traverser la route
-Laquelle ?
(Une espèce de filou)
-Bonne question, s'il ne t'a pas aperçue...
-Ça fait bien une demi-heure qu'il ne me calcule pas
Et je crois que je vais aller boire un café
En attendant qu'il veuille m'aimer
-Il faut absolument lui dire
Sur ce, il se jette au travers de la rue
(Une espèce de filou)
Alpague notre bourgeois, me regarde
Et non, je ne me laisserai pas faire
J'y rentre, dans le café de la gare
Et je demande à pouvoir m'échapper par une arrière-porte
Je file dans un immeuble
Fuyant dans la cour de toute mon eau
On me suivrait à la trace
Alors je frotte mes yeux
Puis j'asperge toutes les directions
Pour qu'il se perde
Mon espèce de filou

Et que je ne dépende plus jamais de ses caprices
De son amour synthétique
Et bravache de sa première plume colorée
Il n'aura qu'à se battre avec le petit riche
Pour se faire les griffes
Il ne me rattrapera plus jamais
Ou alors
Ou alors
C'est lui qui tirera la langue
Derrière chacun de mes pas.

Piqûre contre piqûre

Ce n'est pas une douleur mentale, elle feint
De ne pas le savoir, c'est une pointe
Ma protectrice, je ne t'en veux pas
Mais cette fois-ci, c'est le mal contre le mal

Elle ne partira pas même si la volonté peut tout
Comme tu dis, et je l'aurais crois-moi
Pour dénicher l'aiguille qu'on m'enfoncera
En plein dans ma douleur : un clou

La conviction fait des miracles, et qu'est-ce
Que mon corps qui se jette à la délivrance
Oh je peux bien me jeter à toi mais laisse
Moi alors mourir dans tes bras sans remontrance

On arrache les dents, on brûle les verrues
On fait des césariennes, des piqûres
Je marcherai encore, m'accrocherai à tes épaules
Je ne souffrirai que deux minutes de trop.

Pas si bien peut-être

De faire du sport
De voir du monde
De gagner un peu de sous
De prendre l'air du port
Puis de me laver au savon
Retrouver l'élégance
L'estime de soi, une vie active
Habiter dans du propre
Manger moins de sucre
Et parler un peu plus
Ne pas lâcher le sport
Mais lâcher les manies
Les émissions, les livres
Et n'abuser de rien
Je veux bien
Tout ce que tu me dis, je veux bien
Mais si je perds mes illusions
Qu'est-ce que cette vie de besoins remplis m'apporte ?
Je le sais ce que tu me dis
Une vie normale, une vie de mort
C'est ce qu'il me faut pour mieux renaître
Attraper la folie, tout fier de ma conquête
C'est ce qu'il me faut, la passion par une paille
Aspirée comme s'il s'agissait d'un verre d'eau
Une vie saine et sans rêve mène à l'apothéose
Tu le jures mais ça me semble
Moins machiavélique de se détruire
De pas vendre ses névroses ni sa poésie
C'est pas la voie, ça j'ai compris
Morphée c'est un vicieux
C'est quand tu ne l'appelles pas qu'il vient
Mais si je perds mes illusions
Dans ta vie saine et tonique

Ce qui me tombera dessus ne sera peut-être
Que l'illusion de la foudre
Je reconnaitrai rien, tout sera magique
Et je mourrai peut-être même pas tout de suite
Est-ce que tu me promets, si je suis ta médecine
De retrouver mon manque quand je serai guéri
Si je ne retrouve plus qui je sauve à quoi bon
Tu vois, tu promets rien
Ça ne marche pas
De faire du sport, de voir du monde, de croire en soi
Si toi tu n'y crois pas
Sinon, j'ai besoin de rien, je te jure
J'ai les pieds dans mon étoile
J'y suis pas si bien peut-être
Je sais qu'elle s'en va
La nuit je regarde le ciel ; le jour je ne peux pas
Tout ce que tu me dis, ça ne part pas d'un mauvais sentiment
C'est pour moi je sais, on ne regarde pas le soleil
Trop fort
C'est comme si je voulais le faire tomber sur moi
À force de me brûler les yeux
Mais un soir j'irai le chercher
Il faut que tu me le rappelles si je suis tes conseils
Jusqu'au dernier
Jusqu'au dernier moment.

La machine à arrêter les souvenirs

C'est une commande particulière
Je te sais très bon orfèvre
J'en peux plus de me voir contre ses flancs
Ni surtout son visage rayonnant
Son sourire qui me fait sortir du monde
Pour, au final, retomber seul dedans
Dans les pièces vides, les beautés sans partage
Son soupir qui me dit « tourne la page »
Je sais que tu pourras la construire
La machine à arrêter les souvenirs
Comme au flipper, je mettrai des pièces dedans
Ça me cramera les neurones, je regarderai devant
Plus d'objet qui la rappelle, ça me passera le mors
Comme une guerre
Rien ne remplace ce qu'on perd
Passe ma mémoire au feu
Sinon, je deviens de ces sortes de fantômes
Qui ne s'échappent plus de la compagnie des corps
Sauve-moi puisque tu maîtrises
De mes neurones les mécanismes
Comme une guerre stratégique
Fabrique-la
Cette machine à arrêter les souvenirs
J'en peux plus de revoir son sourire
De savoir qu'elle existe
Je suis des fantassins
Qui ont vu mourir leur famille
Vas-y, téléporte-moi
Dans le plus froid des pays
Je me débrouillerai
Je changerai de vie
Change-moi en forçat débarbouillé
Et amnésique

Pourquoi tu me souhaites « bonne chance »
Aurais-je encore besoin de courage ?
Comme à la guerre
« Bonne chance, répètes-tu
Tuer n'est vaincre son ennemi »
Je ne le sais que trop bien
Je suis le vaincu encore en vie
Je n'aspire pas à hanter vos nuits
Je suis vaincu par un sourire
Ça n'a pas l'air de la guerre
C'est pourquoi j'implore tes compétences
« Promis », mais encore tu me sers
Ces deux mots : « bonne chance ».

Ultime méditation

Tu ruines ma conférence
Tes dispositions sont prêtes
Pour qu'on te ferme les paupières

L'herbe est grasse, la paille tendre
Les comètes sont tombées sur terre
Encore à trop de monde tu penses

Ton cœur s'est déjà débattu
C'est l'agonie de tes efforts
C'est l'abandon du superflu

Je reste à cours d'arguments
Je ne veux pas voler ton trésor
Ni ton ultime méditation

Tu gardes le droit d'avoir raison
Tu n'en veux pas plus
On t'a connue si peu de temps.

Le mendiant solaire

J'ai aimé sur un trottoir
L'humour d'un simple dans ses baskets
Les haillons de son histoire
Restaient encore sur le poète
Je l'ai serré contre mon sein
Je lui ai jeté mon alliance
Il la vendra à quelque prince
Cela ne me fera aucune offense

J'eus un mari mais de quel homme
Aurais-je pu croire autant qu'en lui
Je me suis relevée sachant comme
Il aurait lu dans mon aide trop de mépris
J'ai des enfants qui ne sauront rien
De l'élan qui me fait partir
Le long d'une rue chaque matin
Tendre ma main à un martyr

Ce n'est pas moi qui le relève
C'est lui qui m'apprend la vie
Le philosophe, le sang du rêve
Oubliant son écuelle vide
À force d'étreintes, obstinément
Je toucherai son amour à vif
Voulant m'éviter son récif
Il trouvera mon appartement

Si c'est le véritable amour
Simplement splendide
Sur son trottoir pavé de rides
Ses yeux qui suivaient mon parcours
Simplement splendides
Soudain créèrent le cri du jour.

Puisque

Un nuage couvre la lune
La nuit sera noire je présume
Je dormirai d'un sommeil lourd
Avec la confiance que tu viennes à moi

Je t'ai retrouvée au coin d'une rue
Le manteau serré sous le vent
Tu as pris de mes nouvelles
Et au bar un chocolat fumant

Tu habites le quartier
Tu n'as personne en ce moment
Tu ne me l'as pas caché
On se verra la semaine suivante

Je connais mes sentiments
Je les avais la dernière fois
Je porterai une fleur au doigt
T'aimer au jour, quel ornement

Je connais des millions de promenades
S'ennuyer est impossible
J'ai des mots tout simples à te dire
Une bonne étoile au firmament.

Le cœur sent

Au détour de la rose
Dans un virage aigri par l'averse
Après une courte pause
Tes pas qui vont en sens inverse
Quelqu'un vient me raconter
Comment son homme est parti
L'espace d'une hésitation suffit
De tes yeux tendres à douter
Il a tort, je comprends
Ces empreintes qui piétinent
Dans une boue encore tiède
Qui demeure trop lisible
Il a tort ou il ment
Trop pressé tu devines
D'empoigner un remède
Qui lui ravit la bile
Une potion qui possède
Un corps inaltérable
Des lèvres chaudes assassines
Le corps du Christ, l'accord du Diable
« Encore » elles lui susurrent
Et lui de s'envoler
Ton cœur sent la mort mûre
D'un amour qui n'a jamais été
Et c'est pour ça qu'il faut
Quelqu'un sur ce croisement
Pour expliquer l'histoire
Et te faire vivre encore longtemps
Partir à ta recherche
Sur cette planète immense
C'est mon rêve, mon espoir
De trouver cœur qui danse.

Un signal aussi fort

Je n'aime pas les voitures
Qui grésillent derrière ma porte
Ni sur la place quand je sors
Acheter mon pain le matin
Elles sont comme un brouillard
Depuis que je t'ai quittée
Qui me punissent en retard
M'ordonnent, torture, d'implorer ta pitié

Si je décroche
Et que je dis les bons mots cette fois
Permettras-tu
Que je me rapproche de toi
Je veux ton foyer
Perché sur la montagne
Où le silence signifie
Que les oiseaux s'entendent la nuit
Ils complotent notre union
Je le pense et je le crois
Si j'arrive à le sortir
Que je t'aime, si j'arrive
À ma façon à l'expulser
Alors prends-moi ou tue-moi

Je n'aime pas le goudron
Qui me fait marcher à plat
Et me donne mal au dos
La nuit quand je veux penser à toi
À ton premier sursaut
Je laisse tout je promets
J'enterre mes erreurs
Et je viens t'embrasser.

Au-delà du soir

J'ai besoin que tu inventes
La lumière du couloir
Des contes à dormir debout
Pour vaincre mon squelette
J'ai désir d'un pirate
Qui brandit la tête de mort
Sur un drapeau écarlate
Et des rois règle le sort
J'ai envie d'un tableau
Où les héros se surpassent
Et m'acceptent à leur table
Tous frères, tous égaux
M'est nécessaire une âme
Sœur pour qui je peux tout
Ma volonté, mon arme
Mon paradis, mon amour
J'aspire à cent pour cent
La mélodie des fables
Je m'imisce à tout vent
Je plonge dans les cascades
J'ai besoin que tu sois
J'ai désir que tu veuilles
J'ai tant envie de toi
Que je n'en ferme l'œil.

Frotte encore

Frotte encore
La rainure de mon âge
Frotte de ta main
Ruisseau sur ma dorsale
Appuie, glisse
Adoucis mes efforts
Affaiblis mes entraves
Frotte encore
Jusqu'à l'érosion de mes maux
Jusqu'à ce que ma tête
Ne traumatise plus mon corps
Appuie, relâche
Aux mêmes folies
Je repars en pleine forme.

Quelqu'un

Vraiment, de quelqu'un qui m'a tenu la main pour marcher
Porté les premiers fruits
Défendu des attaques
Je n'ai pu me passer ; c'est l'espèce qui veut ça
L'instinct protecteur tu le ressens aussi
Guider les petits êtres, les chérir, les choyer
Dépendance totale
Parfois je te regarde aider un bras à entrer dans une manche
Expliquer un objet ou couvrir une sieste
Après nous, puisqu'il y aura un monde
Tout apprendre ; tout donner
Tenir la main pour franchir les fossés
Entraîner l'autre vers l'inconnu
Placer toute sa confiance malgré le risque
Dans le guide, l'amour inconditionnel
Quand le bras entre dans la manche
Tu n'attends pas de retour
C'est comme dans les gênes
Si naturel
Et pourtant, personne n'est comme toi
On dirait même que tu es la seule à y croire vraiment
Que je vais grandir
Comme si j'étais déjà quelqu'un
Qui pouvait parler aux autres, leur expliquer
Les conseiller, sachant comment une main se donne
Vraiment, tu m'épates
Dans ton talent à trouver la sève
À faire boire de l'eau fraîche
Si tu es de l'espèce
J'en veux bien aussi une gouttelette
Comme si j'étais quelqu'un.

Une cour d'échecs

Tu déséquilibres l'espace
Toi tu fais courir les couloirs du temps
Comme toi je vais leur dire en face :
Pourri l'été, pourri le printemps

Tu détends le linge ensemble
Et parfois l'atmosphère
Contre toi je crois que tremblent
Ceux qui gardent un secret de travers

Tu assimiles le silence
Plus vite que l'alphabet
Tu te fous de la défense
Pieds nus tu écrases les bûchers

Si j'étais toi je ferais comme toi
Des secousses dans les nappes phréatiques
Rien ne m'arrêterait si j'étais toi
Pourquoi ai-je bougé ma pièce sur ton oblique ?

Il suffit que tu poses le pied sur la place
Que tu existes et je vois trouble
Pas la peine que tu te déplaces
Pour que ta vie me double
À fond
On prend une règle
On se mesure
Et on ne sait déjà plus compter.

Trouer l'armure

Je voudrais m'échapper de la ville
Que mes seins dessanglés enfin foncent
Le corps furieux, l'esprit tranquille
Je prendrai pour emblème la ronce
Je veux respirer jusqu'aux reins
Si je dois vivre de rien
Le ciel me sera ouvert
Et les nuits silencieuses
Je n'aurais plus peur de perdre la foule
Ni de l'extrême solitude
Ni, promis, des soirs de doute
Ni que ne me tourne autour
Quelque goguenard bonhomme à la mine louche
Je veux filer avec le vent
Je veux l'emporter mon amant
Sur les terreaux trempés de fleurs
Je vais le piocher dans les champs
Et me semer de ses onguents
Je voudrais écraser les murs
D'un coup de botte et d'un grand pas
Comme une ogresse
Un ouragan que les immeubles n'arrêtent pas
Je soulèverai les toits
J'emmènerai mon monde
Loin des restes de la cité
Et, venez, maintenant
Venez cueillir mes fruits leur chanterai-je
Mon emblème la ronce
Est sortie de la neige.

Crevette

Il n'y a pas la mer chez moi
Je ne sais pas d'où vient ce surnom
Que tu portes avec ta taille
Et préfères à ton prénom
Moi je t'appellerais bien comme tes parents
Crevette, je t'appellerais bien autrement
Je pense à toi quand je suis triste
Je pense que tu ne m'écris jamais
Je me fais violence et je résiste
Crevette à vouloir tout crier
Viens, reviens : des choses comme ça
Partons ensemble, embrassons-nous
Ça me crève le ventre là où tu vis
Des jours, des nuits où je ne te connais pas
Si je te disais, Crevette, rejoins-moi
Tu planterais la ville, tu me dirais ton nom
Tu croirais que ça existe, avec moi la passion
Comment ils t'appellent dans ton port
À deux pas de la mer, jaloux de son trésor
Comment ils t'appellent, Crevette
Tous ceux qui ne peuvent pas se passer de toi
Et quand tu viens à la campagne
Pourquoi t'aimes ça ?
Ça te dépayse, Crevette, c'est bien que tu veux rester, non ?
Ils ont tendus des filets, ici
Aux mailles trop épaisses
Ils savent d'avance que tu vas te défiler
Et retourner à l'embouchure du fleuve
Te jeter contre une écluse
Ou contre la coque d'un bateau de pêche
De ces choses qu'on n'a jamais
On sait qu'elles existent, Crevette
On sait qu'elles cessent
Ils t'ont tous dans la peau et moi avec
Et pourquoi moi
Moi qui n'y comprends rien
À qui tu n'écris pas, ni plus ni moins
Qu'à tous les autres
Qui n'ont peut-être jamais mouillé leurs pieds dans l'océan.

Ramdam

Je ne peux me contenter de rien
J'ai des larmes de cristal
Pour me laver les mains
Sur l'évier de métal
Je prends sur moi, je sais que tu marches bien
Je t'appellerai encore
Vendredi, pour savoir si tu viens
J'ai parlé un peu fort, l'autre fois
J'en ai le visage plein
De gouttes d'or
Je ne peux pas rester en place
Il faut que j'aïlle
En lançant mes godasses
Chasser la nuit
Je garde ouvertes les failles
Pour le jour où tu auras grandi, ma fille
J'ai cette petite flamme au corps
Minuscule
Entre les intestins, qui me sort
De mon destin
Et me fait passer, ces nuits chassées
Comme moi de leur maison chérie
Ça fait un boucan partout le monde
Même la lune le réfléchit
Dans le plomb de ma tête
Même si c'est lorsque tes mèches blondes
Seront passées, que tu frapperas sur mon épaule
Et que je me retournerai ; j'attendrai
Avec les éviers acides
Et les ponts nocturnes
Et j'appellerai quand même, le matin
Des fois que tu te décides
Et que tu glisses de ta prison de verre

Des fois que le tonnerre
Éclate tout
Tellement je l'ai attiré
À force de chialer le sort
Contre ma porte d'entrée
En appuyant trop fort
Sur la poignée, j'ai tout cassé
Sache que je n'ai plus de clef
Ni de verrou, et que je ne crains
Plus le vol
J'attends que tu prennes tout
Je réajusterai simplement mon col
Comme un homme à bout
Qui s'assoit comblé sur le sol
Où tu poses pied.

Pourquoi les gens sont tristes

Si tu te lèves le matin
Le soleil plein les champs
Sûr que tu vas me dire
Pourquoi les gens sont tristes
Toi tu as envie de courir
De nager dans les courants
De sauter le soleil
Ou de t'empren dre de vent
Peut-être, c'est une supposition
Peut-être que ça n'arrive que dès lors qu'ils pensent
Que les gens soient tristes
C'est notre vie accomplie
Nos langues qui se sont trouvées
C'est la naïveté crâne qui vient polluer votre cœur
L'estomac des autres qui vous fait offense
Et qui vous rend triste du monde

Mais si tu t'étires le matin
La lumière entre les bras
Je sais que tu vas me dire
Que ce n'est pas ça qui me rend triste
Que je n'ai pas d'accomplissement
Que nos lèvres peuvent se souder encore
Qu'il suffit d'un mot d'un geste
Et qu'on emportera le décor
Bien au-delà de ceux qui restent
Patiemment cloués à leur confort
Tu m'offres la désinvolture
La joie, l'espoir, le feu, le sang
Et pourquoi les gens sont tristes dans le métro
Dans leurs autos et contre leurs amis
Alors que nous sommes si fous ensemble
Et qu'ils n'existent plus

Pourquoi les gens sont tristes
On ne voit rien
Il faut éclater devant eux, devant toi
Je veux devenir ce matin
Qui t'anime, t'ouvre les yeux
Colore ton corps, cœur en avant
Qui semble vivre en toi tout le temps
Sans se faire une montagne
De la tristesse des gens
Regarde : ils sont heureux ou tristes comment
Qu'est ce qui vaut le mieux
Qu'est-ce qui t'anime, t'ouvre les yeux
Merveilleux, t'emporte en gondole
Tu voudrais les voir marcher tous
La tête haute, alerte
Les pieds devant.

Une grimace à la bile noire

Une chanson mélancolique me fait du bien
Je ne suis pas le seul à souffrir et c'est si beau
Si beau ces cœurs qui battent encore
C'est bien mieux qu'un manège forain
Un jour de fête sur la grand place décorée de flambeaux
Si beau que je m'en sens soudain plus fort
Un vieillard crie contre sa chaussure
Pour le caillou qu'elle couve sous sa semelle
Et sa moustache amusée rit sous mon regard
Il n'écoute pas les flons-flons, les klaxons des voitures
Il remonte son pantalon, règle ses bretelles
Se met pieds nus et disparaît dans le brouillard
Aujourd'hui j'ai une amie à réconforter
Je m'occuperai de l'étendue de son chagrin
Si noble que ça me rend fort
Je lui dirais que sa douleur et d'une beauté
Si franche à faire fleurir tous les jardins
Contre moi, vas-y, pleure encore
Demain nous serons si fiers de nos cailloux
De nos larmes, de nos chansons
Que nous braverons les dangers, fendrons les obstacles
Si fiers de toi qui viens vers nous
Nos larmes portées au pinacle
Venez danser au Panthéon.

Comment faites-vous pour tenir le coup ?

Vous apprenez tellement de mauvaises nouvelles
Et rien ne va comme vous voudriez
Votre maison part sans l'occupant, votre chandelle
S'éteint dans des couloirs d'obscurité
Vous voyez bien les perspectives
Quelques petits boulots, par-ci, par-là, pour payer une vie pratique
Et uniquement pratique
Et on aimerait vous voir ravi de planter un jardin
De bricoler sur votre dernière cabane
Et vous angoisserez de ne pouvoir payer vos murs chéris
Que vous n'habitez que les dimanches
Comment faites-vous pour tenir le coup
Quand vous n'avez même pas ça
La sécurité pratique, le repos, l'auge et le toit
Et que vous n'aurez jamais le reste
Que sous forme d'espoir
À décrocher sans cesse
Comment faites-vous pour tenir le coup
Puisque rien n'arrive dans cette vie
Quand rien ne vous ranime
Rien qui fait que ça vaille le coup
Qui vous fait croire que c'est autre chose qu'une survie
Mis à part votre rôle peut-être
Non, non je ne rabaisserai pas mes vœux
Je crèverai malheureux
Je ne tiendrai pas le coup, mon mal de tête
S'enquiert de vous
Est-ce que vous ne pourriez pas
Me retrouver dans les limbes
Ou me jeter une corde.

Le trouble

Je le recherche tout entier
Avant de tomber dans tes bras
Tomber comme tu me l'as promis
Je le recherche, le trouble
Il soignera mon espoir
Et détruira mon corps
M'attirera vers toi
Exactement comme on s'oublie

Une guêpe est entrée dans ma chambre
Et j'ai très mal dormi
Retourné par un rêve qui ne m'est plus permis
C'est ainsi qu'il arrive
Que je me prends à l'aimer, le trouble
Juillet parle en décembre et février en août
J'ai beaucoup trop de doutes
Sur le prochain pas qui m'amène
À entrevoir ta robe
Passionnément comme on s'évanouit

Tout ça ne ressemble à rien
À rien qui n'existerait pas
Sans que je te connaisse tu vas
Avaler mon chemin
Peut-être qu'il m'incline à rester
Devant ton profil, le trouble
Comme un admirateur platonique
Qui n'ose toucher au mystère
Et sûrement qu'il me souffle
Que je n'y résisterai guère
Et que nous sommes faits l'un contre l'autre
Infiniment comme on s'envie

Et comme on me trouble.

Les anticoagulants

Des anticoagulants jouent à la pétanque sur le terrain municipal. En apparence, ils ne se sont rien promis, sinon de vivre plus fort, sinon de demeurer loin de l'ennui, ou de se vider comme des porcs. Un jour ils ont été odieux avec toi, je ne l'ai pas oublié, un jour ils se sont mariés, comme d'autres amoureux, à la mairie, bouquets de fleurs sur les escaliers et bises aux joues et confettis.

J'ai dormi à tes côtés

N'ai vécu que pour toi

C'était une façon de devenir plus beau

Et de ne pas me figer

Dans l'impossible victoire sur mon corps

L'impossible quête de mon âme

Je ne vaux alors pas mieux qu'eux

Mais j'ai voulu te défendre

Et que tu arrives à bouleverser le monde

Personne d'autre que toi ne m'en sera gré probablement, surtout sur ce terrain quadrillé de lignes blanches où les boules s'entrechoquent et où la buvette tourne, où j'aurais bien envie, moi aussi de m'enfiler une bonne bière avec un ami. Mais elles ne sont pas goûtuës, simplement bon marché, et mes amis ne sont pas là.

J'ai aimé te serrer

Dans mes bras tous les soirs

Te donner un enfant

Te regarder y croire

Il aurait fallu que mon cœur

S'arrête définitivement à ce moment-là

Je me défilerais solitaire, pour m'éteindre solitaire, mais je n'en ai plus peur comme avant puisque tu as été là et que tu as grandi. Je sais que je vais perdre ces misérables joueurs, les pelouses artificielles et les verdoyantes forêts. Je deviendrai de ceux qui n'auront jamais compté et qui ne laissent pas de vide. J'en suis presque trop fier. Ce n'est pas un sacrifice, c'est mon lot commun.

Te donner

Cette caresse sur l'épaule

Un frôlement.

Les étrangers de la Terre

Ces poissons qui nagent dans le ciel
Et deviennent amoureux de moi
Jamais je n'ai connu pareil appel
Dans la réalité pour en commettre l'ébat
Certains voudraient que je l'explique
Quand je me déshabille les seins
Aimer en chair tous mes destins
Les croire moins catégoriques

Tous les fous de la Terre
En vous, je vois clair

Je n'irai pas tirer sur les images
Que vous avez dessinées
Je ne les épouserai jamais
Mais j'aurai mon cœur en partage
Si je m'éloigne ayez la force
De croire que mon amour n'est pas vice
Je plane loin de cette écorce
Sur laquelle vous faites exercice

Tous les fous de la terre
En vous, je vois clair

Des corneilles me soulèvent aux coudes
Parfois des lames me traversent
Des hommes m'étirent ou me soudent
Des femmes en bagages me renversent
Dans mon corps peut-être se loge
Une âme de trop qui n'est pas toi
Elle se tait dès que tu t'arroges
Mon amour avec déploiement de foi

Tous les fous de la terre
En vous, je vois clair

Il n'est pas interdit de jouer aux allumettes
Pour faire briller des nuits martiennes
Monsieur, suis-je bonne marraine ?
Pour vous guider entre les comètes
J'ai des idées d'aventures
Pour épater mon cavalier
Être sa licorne, sa monture
Dans mon univers halluciné

Tous les fous de la terre
J'arrive sous votre clair.

Double, triple, quadruple

Que ma volonté revive
Que le bruit cesse
Que je puisse faire deux choses au lieu d'une
Et abandonne les positions lascives
Qu'un espoir me taquine
Qu'un amour me presse
Qu'une pulsation secoue la coque
Et me fasse mépriser les ennuis
Que les amis m'accompagnent
Que les montagnes me soient défis
Que les étoiles pétillent
Que le silence des nuits m'éprennent
Ce ne sont pas que des vœux
Je veux vous agiter comme moi
Que nous vibrions ensemble pour aller plus loin
Que les venins s'effritent
Sur moi à trop user leurs crocs
Que je reparte de zéro
Quand tout n'est que mélasse
Que je coure, que je vole
Que je tombe sur toi bien sûr
Dans ce courant d'air froid
Qui ne m'aura pas fait peur
Que ça chahute mon cœur
Qu'une jeunesse retrouve ses espaces
Qu'une énergie m'anime
Que les maladies comprennent
Que mon corps ne les retiendra pas
Non, ce ne sont pas que des prières
Ce sont des promesses envers moi
Je veux les emballer
Que tout le monde les trouve
Mille fois les croie
Qu'un souffle...

Surprise

Découvrir par la cohue des métros
Sous les voûtes, une place pavée
Le parfum des possibilités
Paris et l'inconnu que tu croises
Tombé, te régénère aussitôt
Le café corsé que tu vas boire
Le premier dans un tripot
Une invitation acceptée
Pour une soirée que tu veux fuir
Un air d'opéra qui t'attire
Par des vagabonds des rues
Tes pieds qui rebondissent
Dès que ton oreille alerte, éprise
Devine quelque manifestation
Marcher dans ce village reculé
Où l'on ne croirait pas que des jeunes
Se regroupent pour manger ensemble
Ni qu'ils ont monté dans une grange
Une salle de spectacle
Avec une étoile rouge de contrebande
Dans tes vieux meubles, un papier jauni
Tremble quand tes doigts l'extirpent
Et si c'était quelqu'un que tu connais
Qui avait écrit dessus
Et si c'était elle
C'est comme si elle te demandait
Sereine, de revenir la chercher dans la rue
Avec ses cordes d'opéra
Et de l'emporter jusqu'au village
Pour se délecter de la scène
Puis se blottir dans ta maison
Toute neuve
Comme si elle découvrait les pierres
Le granit, peut-être posées par le même homme
Que celles des galeries du métro
Tout neuf.

D'aliment

Jamais je n'autoriserai mes bras
De se mouvoir, jamais sans que le sel
Traverse mon ventre de part en part
Que suis-je sans cette louche de miel

Ma pensée fond dans les dunes de sable
Je cherche l'eau, je m'oriente à la peur
À la soif, totalement incapable
D'avoir en place d'une pompe, un cœur

Dis, quel moi vivrait, si je me privais
D'aliment, de croquer dans une pomme
À chaque coup de croc je me transforme
Dis, de quel moi ai-je pu dériver

Assailli par mes sens, je ne m'explique
Cette faim, ivresse de subsistance
L'ouïe, l'odeur, la vue, le goût, la substance
Sans frapper entre comme elle s'éclipse

Je me délecte d'onde et de matière
Invinciblement me refuse à être
D'aliment, prétention ou bien mystère
Qui se fabrique à grands coups de néants.

Tu gravis la montagne

Je n'avais jamais compris
Comment ton regard profond
Sur les cimes enneigées
Ta caresse des yeux
Sur les sommets abrupts
Davantage que l'exploit
Du premier alpiniste
Te faisait gravir la montagne
Quand l'autre atteint le pic
Il n'a plus que l'optique
D'un demi-tour
Qui l'emportera dans son chalet
Où il racontera son épreuve
Et le grotesque drapeau qu'il a planté
Entre deux rocs, pour montrer au monde
Comme il a grimpé haut
Bien davantage que la sueur
De cet aventurier, de ce sportif
Tu gravis la montagne
Celle que tu aimes
Et tu découvres la vallée d'en face
Dans laquelle tu vas te projeter
Et au sein de laquelle, sûrement
Trop tranquille je t'attends
Et tu monteras encore le prochain col
Pour distribuer tes romances
Ou trouver tes agneaux
Et les neiges éternelles
Tu les savais, toi aussi atteignables
Tu ne disais pas « nul homme n'y posera pied »
Tu as attendu le récit de cet étranger
Avec quelque lumière aussi pour sa prouesse
Pour cet oxygène qu'il a compté

Et pour ces bouts de doigts qu'il lui manque
Mais moi je le sais maintenant
Je comprends
Ton regard chéri sur les sommets
Comme tu renverses tout
Pour cueillir mon baiser
Après cette saison en altitude
À regarder pousser les fleurs
Pétiller les oiseaux
Se poser la fraîcheur du soir
Après ces centaines d'heures
À regarder ce col qui a un nom
Et qui me protégera des rhumes d'hiver
On ne te dit jamais assez merci
Ô merci
Grand-père.

La petite mort par la main

Si longtemps que je la promenais sur les chemins
Troublante et tout
Ce qu'il faut d'hésitation pour être charmante
Et peser sur vous
À peine, juste comme un oisillon
Au duvet tendre et si confiante
En vous, que vous faites tout
Pour qu'elle grandisse, même sans lui dire
Que vous veillez à ses soupirs
Je n'aurais jamais cru qu'elle gardât les os si blancs
Comme des allumettes
Que personne n'a jamais craquées
Qui n'attendaient peut-être qu'un coup de vent
Ou un couple comme nous
La petite mort par la main
Je l'emmène franchir le ravin
Avec mes grandes jambes
Elle ne pèse presque rien
Sur mes épaules quand elle en a besoin
Pour ses routes épuisantes
Elle glisse sur mon torse, endormie à point
Elle m'embrassera avant d'aller dormir
Et ce baiser me tiendra lieu de couverture
J'aurai l'impression de rêver sous les fleurs
Je voudrais lui souhaiter le meilleur
Si du sommeil je ne reviens pas
Cette chaleur qu'elle m'a donnée quand je l'ai prise dans mes bras
Jamais je n'aurais cru qu'elle dure autant
Que je la promenais, déjà curieuse
Et tout ce qui passe sur vous
Quand elle enchante
Un couple comme nous.

Firmament

J'ai chéri
Tes lèvres remonter le long de mes côtes
Jusqu'à me pincer le sein
Et les constellations étaient là
Tout pourra m'arriver
Je ne serai jamais prêt
Je n'ai pas vu de fantômes
Quand tu as atteint mon cou
Tu savais de quoi je rêvais
Mon cœur tournait comme un fou
Et les constellations étaient là
Immuables
À l'œil nu
Me tenant par l'âme
Ou par un autre point de chute
Dont toi seule connais l'emplacement
Je voyais encore leur savante disposition
Quand se posaient mes paupières
Sous ton murmure si doux
Que les mots ne choquent pas les tympanes
Et me touchent directement
À l'endroit qui peint les étoiles
J'ai chéri
Comme nous avons fondu au printemps
Comme une même nappe de neige
Étirée, allongée sur les tourments
De l'herbe amoureuse
Du firmament.

Sommaire

Chloroforme
Quand tu voudras
Ton silence
Sans preuve
Ton regard est fou
La belle
Le défilé

Ouvert le rideau
Ce héros
Hommage à l'échappée
Avec mon huile
La justice vient

Une légende inoxydable
Éperdument
Super Stella
Conquis de haute lutte
Ne pas se retourner
Un bout de ficelle
Voir la mer
Si une saison
Simple questions
Vilain
Parle
La pluie qui approche

Sombre le mal
Ce sera ma vie
Une glissade sur le zinc
Réplique simiesque
En délicatesse
Sauf conduit
Comme un tableau par la corde
Deux heures
Une espèce de filou
Piqûre contre piquêre
Pas si bien peut-être
La machine à arrêter les souvenirs

Ultime méditation
Le mendiant solaire
Puisque
Le cœur sent
Un signal aussi fort
Au-delà du soir
Frotte encore
Quelqu'un
Une cour d'échecs
Trouer l'armure
Crevette
Ramdam

Pourquoi les gens sont tristes
Une grimace à la bile noire
Comment faites-vous pour tenir le coup ?
Le trouble
Les anticoagulants
Les étrangers de la Terre
Double, triple, quadruple
Surprise
D'aliment
Tu gravis la montagne
La petite mort par la main
Firmament

